



EILEEN CHANG

*Deux brûle-
parfums*

℘

« On reste admiratif devant la force d'un ouvrage rédigé à un si jeune âge par une romancière capable de saisir les ambivalences les plus profondes d'une société qui se recroqueville sur son passé de peur de disparaître tout à fait. » Quentin Civié, *Le Monde des Livres*

« Chez Eileen Chang, on est toujours en train de faire le grand écart d'un côté, c'est la Chine d'avant, mystérieuse, enracinée dans sa culture ancestrale ; de l'autre, c'est la fascination pour le modernisme européen, doublée d'une critique impitoyable de la société coloniale anglaise. » Didier Jacob, *L'Obs*

« Eileen Chang a toutes les qualités. Sa belle écriture se révèle aussi sensible qu'originale. Alors, un conseil lisez ce livre infiniment poétique. » *Femme Actuelle*

« Un roman délicat et plein d'humour. » Maurice Coyaud, *La Quinzaine Littéraire*



Critiques | Littérature

Hongkong fin d'un monde

Paru en 1943, « Deux brûle-parfums », d'Eileen Chang, évoque la déliquescence de la métropole sino-britannique à la veille de la guerre

QUENTIN CIVIEL

Au fond d'un vieux brûle-parfum familial, des copeaux de bois d'aloès se consomment lentement tandis qu'une voix s'élève et raconte, sous le sceau du secret, des histoires de Hongkong avant la seconde guerre mondiale.

Ecrits comme en miroir, deux récits se font face dans ce livre. Dans le premier, la jeune Weiling sollicite la protection de sa tante – une mondaine à la beauté déclinante, un personnage douteux collectionnant les amants –, avant de tomber progressivement sous la coupe de cette dernière. Le

second récit s'intéresse au destin tragique d'un professeur d'université, Roger Empton, fraîchement marié à une jeune femme à la beauté angélique. Celle-ci, un fantasme de pureté, une « image rêvée dans une vie antérieure », est enveloppée d'un profond mystère et ignore tout des choses de l'amour. Elle le plongera bientôt au cœur d'un scandale dont il ne parviendra pas à se relever.

D'Eileen Chang (ou Zhang Ailing, si l'on préfère son nom non anglicisé), les éditions Bleu de Chine avaient déjà fait paraître trois œuvres (*La Cangue d'or*, *Rose rouge et rose blanche* puis *Un amour dévastateur*) au début des années 2000. Après *Love in a Fallen City* (2014), *Zulma* continue de faire mieux connaître en France cette écrivaine chinoise née à Shanghai en 1920, installée

à Hongkong en 1952 puis expatriée aux Etats-Unis, où elle est morte, en 1995.

Dans *Deux brûle-parfums* – originellement publié en 1943, alors qu'Eileen Chang avait 23 ans –, Hongkong est un « territoire chimérique » qui brille d'un éclat de pacotille et devient le terrain privilégié de jeux mondains où des femmes errent à la recherche d'un bon parti. Et où le kitsch règne dans les rues, les autorités ayant décidé d'« habiller les étudiantes en *Sai Chin-hua*, maîtresse courtisane du siècle passé » afin de « séduire les visiteurs d'Europe et d'Amérique ».

Un horizon vide et inquiétant

Au royaume de l'artifice, les personnages ne sont ainsi que pure extériorité – et la romancière de décrire, avec un luxe de détails,



les vêtements portés par les femmes. Des parures qui ne parviennent pas à masquer une insatisfaction profonde ou une incapacité, pour les protagonistes, à assouvir leurs désirs ; des voiles qui ne parviennent pas non plus à dissimuler l'effroi que ces mêmes personnages ressentent dès qu'ils quittent l'empire rassurant de « *ces menus objets disparates qui [permettent] à [leur] cœur intranquille et transi de trouver le repos* ». Ainsi, lorsqu'ils se prennent à rêver d'ailleurs, seul un horizon vide et inquiétant se présente à eux, « *le ciel et la mer désolés – une mélancolie, une épouvante, sans limite* ».

Ces vertigineux appels d'air incitent les personnages de Chang à se raccrocher désespérément au passé, quitte à contribuer à leur propre enfermement : le pro-

fesseur Empton rejoue sans cesse les mêmes plaisanteries depuis quinze ans devant ses élèves, tandis que Wei-lung se compare aux personnages des *Chroniques de l'étrange*, célèbre recueil de contes de l'écrivain chinois Pu Songling (1640-1715).

On reste admiratif devant la force d'un ouvrage rédigé à un si jeune âge par une romancière capable de saisir les ambivalences les plus profondes d'une société qui, tétanisée par son effondrement prochain dans la guerre qui approche, se recroqueville sur son passé de peur de disparaître tout à fait. Pourtant, à mesure que les copeaux de bois se consomment, la vieille Hongkong finira bien par s'évanouir ; et les personnages d'Eileen Chang s'effaceront progressivement, comme des ombres. ■

DEUX BRÛLE-PARFUMS
(*Chenxiang xie diyi luxiang ;*
Chenxiang xie dier luxiang),
d'*Eileen Chang*,
traduit du chinois par
Emmanuelle Péchenart,
Zulma, 210 p., 17,50 €.



CRITIQUES

LE CHOIX DE L'OBS

La reine de Hongkong

DEUX BRÛLE-PARFUMS, PAR EILEEN CHANG, TRADUIT DU CHINOIS PAR EMMANUELLE PÉCHENART, ZULMA, 224 P., 17,50 EUROS.

★★★★ Sa vie est un conte oriental. Eileen naît en 1920 à Shanghai, mais sa mère s'enfuit au Royaume-Uni quand elle découvre son mari dans les bras d'une concubine et s'aperçoit qu'il passe ses nuits à fumer de l'opium. Quelques années plus tard, elle reviendra en Chine pour divorcer. La petite Eileen apprend le métier d'écrivain en plaçant sur écoute les déceptions familiales. En lisant Jane Austen et Charles Dickens, aussi : rebelle et libre, elle étudie la littérature occidentale et écrit son premier roman à l'âge de 12 ans. En 1955, elle quitte la Chine pour les Etats-Unis et s'installe dans le New Hampshire. Après la mort de son second mari, elle s'installe à Los Angeles, où elle est retrouvée sans vie en 1995 par le propriétaire de son appartement. Les cendres de la plus fitzgeraldienne des romancières chinoises sont dispersées dans l'océan Pacifique.

En France, on publie en ordre dispersé ses œuvres romanesques ou autobiographiques, chez Calmann-Lévy et Bleu de Chine. Après avoir ressuscité « Love in a Fallen City », les Editions Zulma continuent leur travail de retraduction (exceptionnelle réussite d'Emmanuelle Péchenart) avec deux splendides romans, deux « brûle-parfums » aux exquis senteurs : le premier, « Copeaux de bois d'aloès », dresse le portrait de Wei-lung, une jeune femme qui sollicite la protection de sa tante, Madame Liang, laquelle réside à Hongkong dans une luxueuse demeure. « *La maison blanche à flanc de colline a un plan géométrique et des formes aérodynamiques dignes d'une salle de cinéma ultramoderne, mais une toiture à l'ancienne de tuiles vernissées vertes.* » Chez Eileen Chang, on est toujours en train de faire le grand écart – d'un côté, c'est la Chine d'avant, mystérieuse, enracinée dans sa culture ancestrale ; de l'autre, c'est la fascination pour le modernisme européen, doublée, comme dans la seconde nouvelle, d'une critique impitoyable de la société coloniale anglaise. La substantifique Chine ? La voici, à chaque page, incompréhensible aux Européens : « *Si les visiteurs anglais viennent de si loin pour admirer la Chine, il faut bien leur en*

donner un peu à voir. Mais c'est la Chine chère au cœur des Occidentaux : exquise, absurde, comique. »

Que devient la jeune fille, dans la première novela ? Elle s'installe chez sa tante, qui ne l'héberge que pour s'en servir d'appât, Madame Liang jouant des charmes de Wei-lung afin que les prétendants de la jeune fille succombent aux siens. Quand sa protégée comprend dans quel piège elle est tombée, il est trop tard. N'est-elle pas devenue semblable à ces filles prêtes à vendre leur corps à des marins anglais en maraude ? Et, dans un Hongkong estival, où tout corps solide semble flotter dans un brouillard étouffant, les larmes de Wei-lung ajoutent à l'humidité le goût salé du désenchantement.

DIDIER JACOB



Eileen Chang.

ZULMA

PIVOTACTEUR

Du 19 au 23 mai, à 18h30, Bernard Pivot donnera au Théâtre du Rond-Point une conférence-performance : « Au secours ! Les mots m'ont mangé », où il racontera « *la vie périlleuse, burlesque et navrante d'un homme mangé par les mots.* »

NAULLEAU & PARKER

Le 23 novembre prochain, Eric Naulleau partagera la scène des Bouffes du Nord avec son idole, le rocker anglais Graham Parker, pour un unique concert-lecture donné à l'occasion de la réédition augmentée de « *Parkeromane* » (Belfond). Réservations : <http://www.gdp.fr/fr/node/71780>.



Eileen Chang
LA LOI DU DÉSIR

C'est sur l'île de Hong Kong que se déroulent les deux histoires d'amour de ce roman. Elle se lisent séparément, le temps que brûle deux cônes d'encens. Comme un miroir, elles se répondent et témoignent de deux cultures. Celle de la Chine et d'un monde en pleine mutation, régi par des règles strictes. Celle de l'Angleterre et d'un univers colonial qui signe déjà sa perte. Eileen Chang a toutes les qualités. Sa belle écriture se révèle aussi sensible qu'originale. Alors, un conseil : lisez ce livre infiniment poétique. M. G. « Deux brûle-parfums », éd. Zulma, 224 p., 17,50 €.



Deux brûle-parfums

L'un des romans d'**Eileen Chang** inspira *Lust, caution*, d'Ang Lee. L'élégance de cette

romancière chinoise et sa manière d'explorer les tabous se retrouvent dans ce recueil sur les destins d'une *bourgeoise manipulatrice* et d'une *professeuse amoureuse* et d'une *jeune fille trop candide*.

[Zulma, 17,50 euros.](#)

16 / 30 avril 2015

Deux mariages, deux échecs

PAR MAURICE COYAUD

Voici deux petits romans délicats et pleins d'humour (fort joliment traduits par Emmanuelle Péchenart, à qui l'on doit également la traduction, chez le même éditeur, d'un autre ouvrage d'Eileen Chang [1920-1995] intitulé *Love in a Fallen City*), qui nous transportent dans l'ancienne colonie anglaise, avant et pendant la guerre sino-japonaise de 1937-1945.

EILEEN CHANG

DEUX BRÛLE-PARFUMS

trad. du chinois par Emmanuelle Péchenart

Zulma, 224 p., 17,50 €

Deux brûle-parfums. L'histoire de deux échecs conjugaux. Le premier roman se situe à Hong-Kong, dans un milieu aisé. L'héroïne, Wei-lung, ne voulant pas accompagner sa famille, peu fortunée, qui doit rentrer à Shanghai, se met sous la protection de sa tante Liang, plus riche, et peut ainsi rester à Hong Kong. Quand Wei-lung s'installe chez elle, sa tante (qui avait eu de nombreux amants) vient de passer la nuit à jouer au mah-jong avec plusieurs invités, messieurs d'un certain âge. Elle entame une conversation avec sa jeune nièce, qu'elle a l'intention de marier.

L'auteure ne ménage pas les descriptions d'objets précieux : « dans un pot bleu saphir posé sur le piano, un cactus qui s'apprêtait à fleurir; des boutons pointaient sur les épaisses feuilles gris-vert pointées dans toutes les directions comme un nœud de serpents ; avec ces petites mèches rouges à l'extrémité des feuilles, on aurait dit que des serpents dardaient leur langue ». L'ironie légère de la narratrice est délectable, surtout quand elle cite un proverbe comme : « Qui s'est fait mordre par un serpent a peur d'une corde pendant cent ans ».

Ou les descriptions de paysages. La jeune fille est sur son balcon exigü et contemple « un brouillard vague et mouvant d'un blanc laiteux ; on se serait cru sur le pont d'un bateau ». La tante Liang a envie d'arranger un mariage entre sa nièce et un certain Lu, jeune choriste de la chorale où chante Wei-lung. Elle organise une garden-party, avec de nombreux invités, de la bonne société, dont six nonnes catholiques. Wei-lung est superbement vêtue : « une robe fourreau de fine soie bleu nuit ». Un riche bon à rien nommé Georgie Ts'iao la contemple. Alors, « sous le regard de ses yeux verts, elle avait l'impression que ses bras, comme du lait bouillant débordant d'un pichet de porcelaine bleue, échappaient à son contrôle, et que son corps entier entraînait en ébullition ». Drôle, n'est-ce pas ?

Le sang-mêlé Georgie s'éprend de Wei-lung, et lui vole un baiser. La jeune fille brûle. Le gandin, malgré ses incartades, qui la mettent en furie, finit par l'épouser. Mais on comprend vite que ce mariage dépourvu de sens va vite s'écrouler.

Ce petit roman, premier « brûle-parfum », est délicieux. La nature luxuriante de Hong-Kong est joliment évoquée. Un dernier exemple : « En pleine saison des prunes jaunes, les arbres complètement ivres qui couvraient la colline émettaient par bouffées leurs senteurs végétales, plantaniers, gardénias, magnolias, bananiers, camphriers, acores, fougères, érythrinés, palmiers, roseaux, tabac, tout cela croissait et se reproduisait trop vite avec une sorte de hargne ». On a l'impression que l'auteure ne se lasse pas d'énumérer les senteurs et les espèces végétales dont elle jouit.

Le second brûle-parfum, assez humoristique, nous présente la société britannique d'une université de Hong-Kong. Le héros, Roger, enseigne la chimie et va épouser une certaine Susie, jeune innocente, assez prude, de dix-neuf ans. Le mariage échoue immédiatement.

Le soir des noces, Roger a-t-il été brutal ? On doit le supposer, car Susie s'enfuit aussitôt dans la nuit, et va se réfugier dans la piaule d'un étudiant indien, Mohindra. D'autres étudiants surviennent ; Susie va voir le recteur, qui semble vouloir la convaincre de rejoindre son mari ; celui-ci lui promet illico un voyage de noces phénoménal, afin de l'appivoiser ; mais le recteur n'accepte pas la démission du professeur maître d'internat, qui finit par se suicider dans sa cuisine en laissant le gaz remplir la pièce.



EILEEN CHANG, 1954

Peu avant, Roger était allé chez un collègue, dont l'épouse, Dorinda, lui avait fait des avances. Encore un passage joliment comique : « Elle portait une robe moulante en satin cuir gris argenté, le creux de son décolleté paraissait abriter deux petits écureuils qui frôlèrent avec insistance les genoux de Roger. » Mais ce crétin de Roger ne se laisse pas séduire par les petits écureuils ! De même que le concupiscent mari (déjà suicidé) de la sœur aînée de Wei-lung, Roger, complètement ahuri, ne trouve rien de mieux à faire que de quitter la vie. ☞

C'est un moment particulier pour moi quand une œuvre d'elle paraît. « Bon, on va réfléchir au prochain ? » m'a dit hier Laure Leroy, directrice de Zulma. L'œil sur le livre d'Eileen Chang qui sort ce mois-ci, dont la couverture aux couleurs et aux lignes sensuelles me semble si bien aller avec le contenu, je commençais à penser aux textes que j'allais relire, aux traductions déjà en cours, à ce que je reprendrais, choisirais, proposerais. À mon rôle, aussi. Je suis devenue sa traductrice, non pas par hasard, mais presque par mégarde. Quand j'ai commencé parce que j'aimais ses textes, je n'imaginai sûrement pas une aussi longue et si intime... comment le dire ? Cohabitation ?

Il faut dire qu'elle est un classique, en Chine. Elle est lue autant sur le continent qu'à Taiwan, et certains lecteurs lui vouent un véritable culte. Sans doute, il y a dans ce phénomène une part due à sa biographie – la passion d'écrire et le succès qui la saisissent, si jeune, dans Shanghai en guerre, l'exil de Chine en 1952, le décès dans l'abandon en 1995 à Los Angeles, et entre ces deux dates la lutte pour la reconnaissance aux États-Unis, jamais vraiment acquise – et à tout ce que ses choix (parfois contestés) représentent dans l'histoire folle de son époque. Mais les mots qui viennent pour la décrire : son exigence, sa complexité, sa fougue, (son esprit, sa souveraine élégance, ses ruses...), ses paradoxes, donc, peuvent évidemment être appliqués à son écriture. Ici aussi réside, bien sûr, ce qui fascine, chez elle.

Prenons les deux nouvelles qui viennent de paraître, *Deux brûle-parfums*. Dans le souvenir de la première fois où je les ai lues, c'est d'abord un flamboiement : cette longue phrase, au début, qui décrit un pan de colline, à Hongkong, envahi jusqu'en bas d'azalées rouges. Des segments heurtés, à la grammaire complexe, entrecoupés de syllabes redoublées, l'élément du feu démultiplié (ce qu'on appelle une clé, dans les caractères chinois), mais aussi un élément sonore, quasiment une onomatopée, qui décrit un bruit ou un mouvement tempétueux, *hong hong*, et une fin qui se déroule en s'achevant comme en pente douce. Tout ça pour les azalées. La suite, derrière, trois segments très simples, cinq caractères (cinq syllabes, donc), puis sept, puis neuf – comme en poésie – que j'ai rendus par « Au-delà des azalées, c'est la mer bleu sombre, où mouillent de grands bateaux blancs. » Le tout fait partie d'une description du paysage, manière à la fois de poser le cadre de Hongkong, sa nature dévorante (qui tranche tellement avec les huis clos situés à Shanghai), et aussi d'annoncer le destin tragique de son héroïne. En relisant le français (maintenant imprimé !), je m'interroge, la première phrase n'est-elle pas trop courte, finalement – on a toujours tendance à allonger, d'habitude – ou pas assez synopée ? Et dans la deuxième, ce mot « sombre » rend-il bien, en chinois, *nong* ? Bleu profond, bleu intense ... dense, plutôt. Il me fallait un mot d'une syllabe, de toute façon. Mais, avec « dense », ça ne colle pas, il faudrait écrire « d'un bleu dense », et puis ce mot n'aurait-il pas soufflé, à l'oreille, avec la mer, celui de « danse », et évoqué des vagues, de l'eau mouvante ? Non, décidément, ici la mer est tout sauf dansante, ce sont des lignes planes, immobiles, le bleu sombre et le blanc, et le ciel pâle qu'on imagine au-dessus de tout ça, derrière le feu des azalées.

Interrogations, efforts, retours en arrière, pesées minuscules dont est fait le métier.

Deux brûle-parfum d'Eileen Chang

par Emmanuelle Péchenart*

Autre chose. Il y a différentes options possibles en chinois pour restituer les noms propres. À commencer par le sien : on l'appelle parfois Zhang Ailing, transcription en *pinyin*. Mais le prénom Eileen est celui qu'elle s'est choisi pour entrer dans une école anglaise, traduit en chinois. J'utilise donc Eileen. Ce métissage, initial et fondamental dans sa vie, m'inspire pour rendre les noms des personnages, et pour d'autres solutions à trouver. Ses récits, qu'ils se situent à Hongkong ou à Shanghai, baignent dans un mélange de langues, cantonnais, shanghaien, anglais, d'autres encore, et mandarin bien sûr, dans lequel ils sont écrits. On se rend compte parfois, au détour d'une phrase, que les personnages usent entre eux d'une autre langue que celle qu'on imaginait. Je traduis certains prénoms, lorsqu'ils ont une signification qui mérite d'être transmise, et aussi pour tenter de ne pas rendre opaques toutes ces petites fenêtres de sens. J'évite aussi le *pinyin*, qui ne correspond ni à l'époque ni au lieu.

J'ai fait un autre choix : celui de traduire les *deux brûle-parfums*. Contrairement à l'édition en anglais et même à certaines publications chinoises, qui omettent le second. Ils sont précieux, chacun, mais aussi par l'ensemble qu'ils constituent, et se font écho de manière unique, avec l'ironie qu'Eileen Chang s'entend à déployer. Elle n'épargne aucun de ces microcosmes juxtaposés de la colonie, Chinois aisés d'un côté, Anglais de l'autre, et nous décrit avec des raffinements de perversité la descente aux enfers de ses deux héros, dont on ne parviendra pas à mesurer le degré d'innocence.

La combustion de l'aloès, dans le vieux brûle-parfums que le lecteur est prié d'allumer au début de la première histoire, représente le destin de ses personnages, et leur rend comme un bref hommage. À la fin de la seconde, « la braise s'est éteinte, la cendre a refroidi ». Le chinois, qui n'a pas de temps, mais de nombreuses notations aspectuelles, laisse au traducteur des libertés (pour fixer le cadre d'un récit par exemple, au passé ou au présent), mais qu'il doit savoir mesurer afin de conserver ce qui est flou ou précis dans la temporalité. Sujet de discussion qui revient souvent d'ailleurs, les temps sont un vrai marronnier, pour les traducteurs du chinois.

* Traductrice entre autres de Ping Lu, Bi Feiyu, Ming Meng. *Deux brûle-parfums* paraît le 9 avril aux éditions Zulma.



Apprendre l'amour

« Retrouvez chez vous, s'il vous plaît, un vieux brûle-parfum de famille tout constellé de vert-de-gris, allumez-y des copeaux d'aloès et écoutez-moi... »

Ainsi commence, à la façon d'un conte des *Mille et Une Nuits*, ce livre d'Eileen Chang, publié en 1943. Dans les effluves parfumés s'étirent deux nouvelles magistrales extraites du cœur mythique du vieil Hong Kong des années 20.

L'histoire de la jeune et naïve Wei-Lung, dont l'apprentissage de la vie se forge au gré des perversités de sa vieille tante, riche mondaine sur le déclin ; et celle du professeur d'université Roger Empton, qui épouse une jeune fille idéale, ignorante du désir.

Deux brûle-parfums, Eileen Chang, *Zulma*, 224 p., 18 €.